



**André Durand présente**

**‘*La bête humaine*’**

**(1890)**

**roman d'Émile ZOLA**

(340 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

la genèse (page 7)

l'intérêt de l'action (page 7)

l'intérêt littéraire (page 8)

l'intérêt documentaire (page 8)

l'intérêt psychologique (page 9)

l'intérêt philosophique (page 11)

la destinée de l'œuvre (page 11)

**Bonne lecture !**

## Résumé

### Chapitre I

Roubaud, sous-chef de la gare du Havre, en déplacement à Paris, est dans une chambre que lui prête la mère Victoire, près de la gare du quartier de l'Europe. Il attend sa jeune femme, Séverine, qui doit le rejoindre après s'être rendue dans les magasins de la capitale. Elle finit par arriver, et le couple se met à table, joyeux de se retrouver là. Roubaud explique que l'affaire qui l'a conduit à Paris est réglée (une dispute avec le sous-préfet à propos d'une place dans un train). Il admet que c'est grâce à la visite qu'il avait faite, avec elle, au vieux et riche président de la Compagnie de l'Ouest, Grandmorin, que tout s'était arrangé. Celui-ci avait adopté Séverine alors qu'enfant, elle avait perdu sa mère, puis son père, qui était son jardinier, et il avait subvenu à ses besoins jusqu'à ce qu'elle se marie, lui offrant alors une dot conséquente. Il lui avait aussi promis sa maison de la Croix-de-Maufras qu'il avait abandonnée.

À la fin du repas, Roubaud demande à sa femme pourquoi elle a refusé d'aller passer une semaine chez Grandmorin alors qu'elle l'avait déjà fait précédemment. Elle reste évasive, alléguant simplement le désir de rester avec lui. Grisé par les bons mets et le vin, il se rapproche d'elle, et se montre entreprenant. Mais elle le repousse, et il se résigne. Machinalement, il joue avec une bague (un petit serpent) qu'elle porte. Elle lui révèle, sans réfléchir, que ce fut un cadeau du président pour ses seize ans. Roubaud ne comprend pas, car elle lui a toujours dit que le bijou provenait de sa mère. Elle nie farouchement. Fou de rage, il entre dans une terrible colère : *«Il ne se possédait plus, battait le vide, jeté à toutes les sautes du vent de violence dont il était flagellé, retombant à l'unique besoin d'apaiser la bête hurlante au fond de lui. C'était un besoin physique, immédiat, comme une faim de vengeance, qui lui tordait le corps et qui ne lui laisserait plus aucun repos, tant qu'il ne l'aurait pas satisfaite.»* Il se met à la frapper pour obtenir la vérité. Elle finit par avouer que, à la Croix-de-Maufras, Grandmorin la débaucha alors qu'elle était toute jeune, et qu'il continue à abuser d'elle. Roubaud en reste anéanti, et se demande comment il va pouvoir se sortir d'une telle situation : il aime sa femme, et ne peut tolérer une telle trahison. Il prend alors une décision qui la terrifie : *«Il faut que je le crève !»* dit-il du président, et il la force à écrire à son tuteur le mot suivant : *«Partez ce soir par l'express de six heures trente et ne vous montrez qu'à Rouen»*.

Ils quittent la chambre, et montent dans le train en direction du Havre.

### Chapitre II

Jacques Lantier, fils célibataire de Gervaise, qui habite à Paris et qui, associé au chauffeur Pecqueux, est mécanicien de locomotive à la Compagnie de l'Ouest, sur la ligne Paris-Le Havre, vient passer la journée chez sa marraine, tante Phasie, qui l'a élevé, qui a épousé en secondes noces Misard, un garde-barrière à la Coix-de-Maufras, et vit chez lui avec l'une de ses deux filles, Flore, qui a dix-huit ans. Phasie est heureuse de retrouver Jacques, et, très vite, lui confie que, si elle est en mauvaise santé, c'est que son mari essaie de la tuer à petit feu en l'empoisonnant, car il veut s'emparer des mille francs qu'elle a hérités de son père, et qu'elle cache. Jacques est sceptique.

Après avoir dîné avec la famille, il part marcher dans la campagne. Alors qu'il est entré dans le jardin de la maison de la Croix-de-Maufras, abandonnée depuis que Grandmorin y avait agressé Louise, l'autre fille de Phasie, qui en était morte, il y découvre Flore qui est en train de récupérer des cordes. Se mettant à parler, ils retrouvent la complicité qui existait entre eux autrefois. Alors qu'elle refuse toutes les avances de ses soupirants, ce soir-là, elle se laisse approcher par Jacques, se débat avec force, avant de se donner. Or Jacques s'arrête car, du fait de son hérité alcoolique même s'il ne boit pas lui-même, *«une fureur semblait le prendre, une férocité qui le faisait chercher des yeux, autour de lui, une arme, une pierre, quelque chose pour la tuer»*, cette irrésistible envie le saisissant devant la nudité d'une femme. Mais, cette fois, *«un grand froid le dégrisa»*.

Il prend la fuite, et se met à errer dans la campagne. Alors qu'un train sort du tunnel près duquel il se trouve, du bord de la voie, il aperçoit furtivement, à l'intérieur d'un wagon, un homme qui en tient un autre, et lui plante un couteau dans la gorge. Mais il ne distingue pas les visages.

Il revient chez sa marraine. Misard arrive, et déclare qu'un corps est tombé du train. Les deux hommes se rendent sur les lieux. Misard part chercher de l'aide, tandis que Jacques est chargé de surveiller le corps. Flore, qui a entendu la conversation de sa chambre, survient, et retourne le cadavre : elle reconnaît Grandmorin, le président de la compagnie de chemin de fer. Elle ne semble pas touchée par le décès de «*ce cochon*» car sa sœur, Louissette, avait été sa victime.

### Chapitre III

Tôt le lendemain matin, une fois rentré au Havre, Roubaud reprend son service. Il est agité car il sait qu'une dépêche va annoncer la nouvelle de la mort du président. Il écoute distraitement les consignes de son collègue qui avait fait le service de nuit : une voiture (celle dans laquelle le crime a été commis) doit rester à quai, en réserve. Puis il erre, impatient, dans la gare. Ceux qui le croisent s'enquêtent de l'issue de son affaire avec le sous-préfet. Il rencontre ensuite Pecqueux, dont on apprend qu'il est un ivrogne, partagé entre «*deux femmes, une à chaque bout de la ligne, sa femme à Paris pour les nuits qu'il y couchait, et une autre au Havre, pour les heures d'attente qu'il y passait entre deux trains*», l'une veillant d'ailleurs sur le linge de son mari, «*car il lui aurait été très sensible que l'autre l'accusât de ne pas tenir leur homme proprement*». Sa femme, à Paris, est Victoire, sa maîtresse au Havre est Philomène Sauvagnat, une femme facile et une grande commère. Elle est notamment l'amie de Mme Lebleu, la voisine des Roubaud, avec laquelle elle passe beaucoup de temps à médire sur les uns et les autres, et particulièrement sur les Roubaud. Ces médisances sont attisées par la peur de Mme Lebleu de perdre, au profit des Roubaud, le logement qu'elle occupe sans y avoir droit.

Plus tard dans la matinée, un employé du télégraphe annonce l'assassinat de Grandmorin. M. Dabadie, le chef de gare, et M. Cauche, qui est chargé de la sécurité, en sont informés. Roubaud ne laisse rien paraître, mais Séverine se montre très affectée. Ils vont observer la voiture restée à quai, et y découvrent une grande tache de sang. Le chef de gare, se souvenant que Roubaud est rentré avec ce train la veille, lui demande s'il a été témoin de quelque chose. Il affirme n'avoir rien vu. Séverine confirme de manière laconique toutes les affirmations de son mari. Puis Jacques Lantier se rapproche du groupe, et révèle qu'il a été témoin de la scène mais n'a vu que des silhouettes.

### Chapitre IV

M. Denizet, le juge d'instruction, sent la lourde responsabilité qui pèse sur lui : comme il est ambitieux, et qu'il cherche à faire carrière, il doit tenir compte de la pression exercée sur lui par le ministère dans cette affaire de meurtre. Il explore les différentes pistes sans parvenir à se déterminer.

Il convoque les Roubaud et Lantier pour un nouvel interrogatoire. Le couple est angoissé, d'autant plus que la nouvelle d'une future arrestation s'est répandue. Les Lachesnaye, couple formé par la fille de Grandmorin et son mari, doivent aussi être entendus. Ils sont très mécontents de la répartition qui doit être faite de l'héritage, car presque la moitié de l'argent de la famille va être donnée à d'autres, notamment à Séverine qui reçoit la maison de la Croix-de-Maufras. Ils sont convaincus de sa culpabilité, et le font savoir au juge d'instruction qui se montre dérangé par cette idée.

Madame Bonnehon, la soeur de la victime, entre à son tour dans le cabinet du juge. Elle pense que les Roubaud sont innocents. Elle reconnaît cependant que son frère aimait fréquenter de jeunes filles. Il est fait allusion à l'incident qui a eu lieu entre Grandmorin et Louissette, la rumeur accusant le président de l'avoir violée, et d'avoir ainsi déclenché la fièvre qui entraîna la mort de la jeune fille, survenue toutefois chez Cabuche, un homme très fruste, vivant seul dans la forêt, avec lequel elle était très liée. Madame Bonnehon admet que son frère l'a peut-être taquinée, mais sans plus.

Le juge d'instruction interroge ensuite les Roubaud et Lantier. Il cherche à obtenir des précisions sur l'aspect physique du suspect. Lantier comprend rapidement que les Roubaud sont coupables, mais il les couvre, magnétisé qu'il est par le regard que Séverine lui lance, et fournit des réponses évasives.

Le juge s'oriente alors vers une nouvelle piste : celle de Cabuche, dont le portrait semble correspondre au signalement donné par les témoins. Amené par les gendarmes, il reconnaît qu'il aurait bien aimé commettre le meurtre. Comme il a déjà été condamné pour meurtre, et qu'il mène

une vie de marginal, il paraît le coupable idéal. Lantier ne peut affirmer au juge qu'il l'a reconnu. L'interrogatoire s'arrête.

En sortant du cabinet du juge, Roubaud demande à Lantier de «*piloter*» sa femme lorsqu'elle se rendra à Paris prochainement.

## Chapitre V

Séverine arrive à Paris par le train que Jacques conduisait. Elle doit rendre visite à M. Camy-Lamotte, secrétaire général au ministère. Elle veut s'assurer de sa protection. Or il est rapidement convaincu de la culpabilité des Roubaud, et en détient même la preuve : le papier sur lequel Séverine a griffonné le message de rendez-vous à Grandmorin a été retrouvé et, lorsque, dans son cabinet, la jeune femme écrit quelques lignes, il reconnaît facilement l'écriture. M. Camy-Lamotte, conscient du scandale que ferait l'affaire si était révélée au grand jour la vie scandaleuse de Grandmorin, décide de protéger les Roubaud, et promet même un poste à Paris au juge d'instruction Denizet, s'il ne recherche pas plus la vérité.

Plus tard dans la journée, Séverine retrouve Jacques, et ils se promènent ensemble dans Paris. Elle lui donne le bras, et «*elle exerçait sur lui un charme grandissant et si fort, que la maussaderie volontaire où il avait promis de s'enfermer, s'en allait à ses doux regards*». En fait, pour se protéger, elle a entrepris de le séduire, de corrompre ce témoin. Il en vient à lui déclarer son amour. Mais elle doit le quitter pour aller revoir le fonctionnaire du ministère qui doit lui indiquer s'il a l'intention de la soutenir. Il lui déclare : «*L'affaire est arrangée... Vous pouvez rentrer tranquille au Havre.*» Elle s'offre un bon repas au restaurant pour fêter la bonne nouvelle.

Pendant ce temps, Jacques est au dépôt de locomotives, s'occupant de la sienne, dont il est fier, qui est, pour lui, comme un être vivant, auquel il a d'ailleurs donné un nom : «*la Lison*». Son chauffeur, Pecqueux, arrive, étant, comme d'habitude, éméché, ce dont Jacques s'accommode : «*Eux deux et la machine, ils faisaient un vrai ménage à trois, sans jamais une dispute.*»

En fin de journée, Séverine rentre au Havre dans la Lison conduite par Jacques.

## Chapitre VI

Un mois est passé. Le juge a prononcé un non-lieu. L'affaire est étouffée pour éviter les retombées politiques.

Le calme est revenu au sein du couple Roubaud. Pendant qu'il travaille, Séverine paresse dans leur petit appartement. L'argent volé lors du crime de Grandmorin est caché sous une latte du parquet. Roubaud s'est interdit d'y toucher car, pour lui, c'est de l'argent sale. Jacques Lantier est invité régulièrement à leur table à l'initiative de Roubaud, qui l'y force presque.

Un soir, Roubaud fait une scène de jalousie à sa femme car il a constaté qu'elle est courtisée par Henri Dauvergne, le conducteur-chef. Elle est pourtant totalement innocente. La colère du mari rapproche Séverine et Jacques. Peu à peu, ils s'autorisent à s'embrasser, mais il n'y a pas d'autre relation physique entre eux, Séverine y étant farouchement opposée. Ils se voient aussi en cachette la nuit, quand Roubaud travaille. Leur relation est de plus en plus tendre jusqu'au moment où, une nuit d'orage, elle se donne à lui dans une «*remise aux outils*». Ils se voient alors de plus en plus souvent, désormais aussi dans l'appartement du couple, sans que le mari ne semble s'inquiéter de quoi que ce soit. Il est en fait absorbé par le jeu, qui lui fait perdre de grosses sommes d'argent, Séverine devant d'ailleurs contrôler ses dépenses.

Des disputes (par exemple, au sujet de la maison de la Croix-de-Maufras dont ils ont hérité mais qu'ils ne se décident pas à vendre) viennent maintenant troubler la vie du couple. Et Séverine attend avec impatience le vendredi, jour qu'elle passe avec son amant à Paris. Roubaud est de plus en plus absent.

Une nuit, alors qu'il est rentré encore plus tard que d'habitude, elle le surprend en train de soulever la latte de parquet pour prendre l'argent du crime. Elle s'en étonne, mais il lui demande de le laisser tranquille, insinuant qu'il a bien compris pourquoi elle se rendait toutes les semaines à Paris.

## Chapitre VII

Un vendredi, la neige a recouvert la Normandie. L'express Le Havre-Paris quitte la gare conduit par Jacques et Pecqueux. Séverine est parmi les voyageurs. Au début, la Lison n'est que ralentie, et parvient à avancer grâce à l'acharnement de Jacques. Mais la neige est de plus en plus abondante sur la voie, et oblige la machine à s'arrêter. Elle repart peu après, mais elle est de nouveau bloquée, pour s'arrêter définitivement, près de la Croix-de-Maufras. On va chercher du secours, mais Jacques estime qu'il ne sera pas possible de repartir avant quatre ou cinq heures. Il voit arriver le long du talus Misard et Flore qui ont entendu le signal de détresse émis par la locomotive. Flore reconnaît immédiatement Séverine qu'elle a pris l'habitude de voir passer dans le train conduit par Jacques tous les vendredis. On l'invite à venir se réchauffer chez les Misard.

Pendant ce temps, les hommes essaient de débloquer les voies. Plus tard, Jacques arrive à son tour chez Phasie. Il la trouve encore plus malade que la dernière fois. Elle lui annonce qu'elle sait maintenant que son mari l'empoisonne par le sel. Elle lui affirme que jamais personne ne retrouvera son argent. D'autres voyageurs sont accueillis dans la maison. Alors que Jacques et Séverine, croyant être restés seuls, s'embrassent, Flore les surprend, et éprouve une vive colère. Quelques heures plus tard, le train peut repartir vers Rouen.

## Chapitre VIII

Le train n'arrive à Paris que bien après vingt-deux heures. Séverine envoie une dépêche à Roubaud pour le prévenir qu'elle ne reviendra au Havre que le lendemain soir, par l'express. Elle est ravie de passer une nuit, la première, avec son amant à Paris. Ils se retrouvent dans le petit logement de la femme de Pecqueux que ce dernier leur prête. Ils font l'amour : *«Ce fut un brusque enlacement, une possession emportée, qui les étouffa tous les deux, hors d'haleine»*. Séverine, envahie de bien-être, raconte à Jacques comment le meurtre du président s'est déroulé. Fasciné par ce récit, il cherche à connaître les sentiments de sa maîtresse au moment du crime. Ils s'étreignent alors à nouveau : *«Ils se possédèrent, retrouvant l'amour au fond de la mort, dans la même volupté douloureuse des bêtes qui s'éventrent pendant le rut»*. Lorsqu'elle s'endort, il est pris d'un désir intense de tuer, et ne peut trouver le sommeil. Il lui semble que ses mains, devenues indépendantes de sa volonté, sont prêtes à s'emparer d'un couteau. Pour épargner Séverine, il quitte l'appartement, et part à la recherche d'une victime dans la rue pour assouvir ce besoin qui l'obsède. Il repère plusieurs femmes, mais ne passe pas à l'acte. Il finit par rentrer, et retrouve Séverine qui lui dit combien elle l'aime.

## Chapitre IX

Roubaud perd de plus en plus d'argent au jeu, et épuise même la somme issue du crime. Séverine s'en aperçoit, ressent une grande colère, lui fait une scène.

Maintenant, elle et Jacques se voient assez librement. Mais il change, et se montre de plus en plus distant avec elle, qui s'en inquiète, ne comprenant pas du tout ce qui arrive. Un jour, il lui apprend qu'il a refusé la proposition d'un de ses anciens camarades d'école, qui partait pour New York exploiter une invention nouvelle, une machine à fabriquer des boutons, à qui il fallait un associé, un mécanicien, qui devrait apporter une trentaine de mille francs. L'idée de cet exil fait rêver Séverine qui pense qu'il faut se débarrasser de Roubaud pour qu'elle puisse vendre la maison de la Croix-de-Maufras et obtienne l'argent qui rendra ce projet réalisable. Aussi les deux amants manigancent-ils l'assassinat. Mais, au moment de le commettre, Jacques est paralysé, et Roubaud poursuit tranquillement sa ronde de nuit dans la gare.

Les Roubaud déménagent pour occuper l'appartement qui leur était destiné initialement lors de la prise de fonction de Roubaud. Les relations entre les deux amants sont maintenant plus difficiles, et le souvenir du meurtre raté plane au-dessus d'eux.

## Chapitre X

Tante Phasie est morte, et Misard cherche avec acharnement le magot qu'elle a caché, sans le trouver. Flore, en proie à une «*torture jalouse*» au passage de chaque express conduit par Jacques et qui emmène aussi Séverine à Paris, décide de tuer les deux amants en modifiant un aiguillage pour provoquer un déraillement. Au dernier moment, survient à la barrière Cabuche, qui l'empêche de mettre son plan à exécution. Mais, comme il conduit un fardier portant d'énormes blocs, elle le fait s'éloigner en le poussant à se rendre au chevet de sa mère, et elle s'arrange pour immobiliser l'attelage sur la voie. Le train, qui arrive à vive allure, le percute violemment. Les dégâts sont effroyables : la Lison est broyée, il y a de nombreux morts et blessés. Cependant, Séverine est sauvée et, lorsque Flore la voit, elle prend conscience de toute l'horreur de son geste. Elle cherche avec acharnement Jacques, et finit par le sortir des décombres. Il est sans connaissance, mais il vit. On le transporte dans la maison de la Croix-de-Maufras où Séverine le reconforte : «*N'aie pas peur, nous serons heureux*», ce que voit Flore.

Une enquête débute pour déterminer les causes de l'accident. Accablée par le poids de sa responsabilité et par l'échec de son projet, Flore met fin à ses jours en se jetant sous un train.

## Chapitre XI

Jacques, recueilli et soigné par Séverine, dans la maison de la Croix-de-Maufras, se rétablit peu à peu. Mais elle est angoissée sans savoir pourquoi, sentant seulement qu'un danger la menace. Ce danger, c'est l'envie grandissante qu'a Jacques de la tuer, sa pulsion homicide, due à sa folie héréditaire. Elle a été un temps endormie : «*Depuis qu'il la possédait, la pensée du meurtre ne l'avait plus troublé. Était-ce donc que la possession physique contentait ce besoin de mort? Posséder, tuer, cela s'équivalait-il, dans le fond sombre de la bête humaine?*» Or, une nuit, alors qu'ils attendent Roubaud auxquels ils ont tendu un piège pour se débarrasser de lui, il est «*terrifié de sentir l'ancien frisson remonter de ses membres, avec le sang qui lui battait le crâne. C'était la sonnerie d'oreilles, les coups de marteau, la clameur de foule de ses grandes crises d'autrefois. Depuis quelque temps, il ne pouvait plus la posséder en plein jour ni même à la clarté d'une bougie, dans la peur de devenir fou, s'il voyait. Et une lampe était là, qui les éclairait vivement tous les deux ; et, s'il tremblait ainsi, s'il commençait à s'enrager, ce devait être qu'il apercevait la rondeur blanche de sa gorge, par le col dégrafé de la robe de chambre.*» Il ne peut plus se maîtriser, et égorge sa maîtresse.

Cabuche, qui se trouvait dans le jardin, car, fasciné par Séverine, il rôde toujours auprès d'elle, voit une silhouette s'enfuir, et, pris de curiosité, entre dans la maison. Il y découvre le cadavre de Séverine qui baigne dans son sang, et le prend dans ses bras. À ce moment, Roubaud, qui est arrivé par le train, entre dans la pièce, accompagné de Misard.

## Chapitre XII

Jacques conduit maintenant une nouvelle machine, la 608. Cabuche a été arrêté pour le meurtre de Séverine et pour celui de Grandmorin, car on a retrouvé chez lui la montre du président qu'il avait dérobée dans les affaires de Séverine.

Roubaud aussi est arrêté : il est soupçonné de s'être servi de Cabuche pour arriver à ses fins. Il avoue avoir tué Grandmorin, mais affirme n'être pour rien dans le meurtre de Séverine. Mais personne ne veut le croire. M. Camy-Lamotte détruit la lettre de Séverine, qui avait été envoyée au président, et qui était l'ultime preuve de la culpabilité du couple. Le procès a lieu, et Roubaud et Cabuche sont tous deux condamnés aux travaux forcés à perpétuité, envoyés au bagne.

Philomène, la maîtresse de Pecqueux, tourne autour de Jacques, qui s'entiche d'elle, étant alors repris par son besoin de tuer. Misard s'est remarié, et convoite désormais les biens de sa nouvelle femme.

Jacques et Pecqueux, ce dernier étant complètement ivre, prennent les commandes d'un train transportant des soldats vers le Rhin, la guerre entre la France et la Prusse venant d'être déclarée. Alors qu'il est lancé à pleine vitesse, Pecqueux, qui est torturé par la jalousie parce qu'il a surpris

Jacques avec Philomène, l'assaille. Dans leur lutte, ils se précipitent l'un l'autre hors de la locomotive, et sont entraînés sous les roues : «*On les retrouva sans tête, sans pieds, deux troncs sanglants qui se serraient encore, comme pour s'étouffer*». Et la machine continua «*sans conducteur, au milieu des ténèbres, en bête aveugle et sourde qu'on aurait lâchée parmi la mort*».

## Analyse

### Genèse

«*La bête humaine*» était le dix-septième volet des "*Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*", et Zola commençait à être un peu las de sa grande série.

L'étude de l'"*Ébauche*" manuscrite et des brouillons du roman éclaire l'œuvre : désir de rompre avec les thèmes un peu idéalistes du roman précédent ("*Le rêve*"), de reprendre le thème de la psychologie du criminel de "*Thérèse Raquin*", de s'inspirer de quelques affaires criminelles célèbres, de s'opposer aux théories criminalistes en vogue à l'époque (celle de Tarde ou de Lombroso), de faire un roman du crime et de l'enquête policière différent de ceux des contemporains, notamment de "*Crime et châtiment*" de Dostoïevski, enfin d'amalgamer au roman «*judiciaire*» ou «*criminaliste*» un roman sur les chemins de fer.

Après avoir songé un instant à prendre pour héros Étienne Lantier, fils de Gervaise et héros de "*Germinal*", Zola lui en inventa un autre, et le nomma Jacques, peut-être en souvenir du célèbre tueur en série Jack l'Éventreur qui avait sévi à Londres en septembre-octobre 1888. Après avoir essayé une centaine de titres, et failli choisir "*L'inconscient*", il finit par retenir "*La bête humaine*".

La rédaction du roman s'étala de mai 1889 à janvier 1890.

### Intérêt de l'action

Le roman est à la fois un roman sur les chemins de fer, et une sorte de roman policier où les lecteurs sont tenus en haleine, un roman judiciaire où Zola suit et critique les démarches d'un juge d'instruction, fait une violente satire d'une justice inféodée au pouvoir.

Dans cette oeuvre très «*plastique*» par ses découpages en «*tableaux*» spectaculaires, où Zola se plut aux évocations de la vitesse, l'action est riche en morceaux de bravoure :

- une scène d'accident de locomotive sous la neige ;
- une scène de déraillement ;
- les intermittences de la pulsion de meurtre chez le héros ;
- les crimes, commandés par la passion, la cupidité ou l'instinct aveugle : Roubaud et sa femme assassinent Grandmorin ; Misard empoisonne Phasie ; Flore se suicide ; Jacques, qui veut tuer les femmes qu'il aime, commet le meurtre sanguinolent de Séverine avant de tomber lui-même, emporté dans sa lutte avec Pecqueux.;
- les pages finales décrivant le train fou privé de son conducteur.

Amour et mort sont donc liés dans ce livre très noir où Zola manifestait la fascination qu'il éprouvait pour le monde du crime, son goût du mélodrame, se montrait plus proche d'Eugène Sue que de Balzac, était trop complaisant pour des horreurs qui laissent une impression pénible.

Le roman se déroule souvent dans des espaces clos (chambres, compartiment de chemin de fer, tunnel), que tout contribue à rendre étouffants (nuit, neige, pluie, brume, regards qui épient). Se libèrent ainsi des forces obscures, incontrôlées, qui viennent du fond des âges, d'une nuit préhistorique, qui seraient communes à tous les êtres humains, et qui cohabiteraient avec l'instinct de progrès. Cette association du progrès et de la Mort est réalisée dans l'image finale du train fou qui emporte ses voyageurs vers la catastrophe qu'est la guerre, tandis que s'entretuent Jacques et son chauffeur.

On peut trouver au roman un côté fantastique, en particulier avec ce lieu maudit qu'est la Croix-de-Maufras où sont situées à la fois la maison du garde-barrière et celle du président, lieu où se produisent aussi les accidents.

### Intérêt littéraire

Le naturaliste qu'était Zola décrit les lieux avec une grande minutie : par exemples, le paysage le long de la ligne Paris-Le Havre, aux chapitres V, VII, X et XII, le milieu sordide où vivent les cheminots («*les murs lézardés, les charpentes noires de charbon, toute la misère de cette bâtisse, devenue insuffisante*» [chapitre VI]), l'organisation des chemins de fer (gares, dépôts, voies, tunnels, aiguillages, locomotives, etc.). Certaines scènes ont une véritable qualité cinématographique : la Lison éventrée, qui agonise, après l'attentat du chapitre X. À l'aide de mots, il montra l'ombre et la lumière, le feu et la fumée qui animent les voies ferrées, peignit même de magnifiques tableaux inspirés de l'impressionnisme naissant : la description du pont de l'Europe ressemble étrangement au très célèbre tableau de Monet. On remarque le retour de certaines couleurs : le noir, le blanc, le rouge du sang.

Mais, par ailleurs, certains passages de cette oeuvre très hallucinée sont poétiques : «*l'étoile de fer*» et «*les vitrages enfumés*» du premier chapitre. Surtout, Zola personnifie la locomotive, la description de ses «*blessures*» témoignant même d'une dimension épique : «*les braises tombées, rouges comme le sang même de ses entrailles*», ou encore «*toute une affreuse plaie bâillant au plein air*».

### Intérêt documentaire

Zola sut mêler intimement, avec une grande maîtrise, l'histoire au document sur le rail, les gares, les trains, les locomotives et les cheminots, et «*La bête humaine*» est d'abord le roman des chemins de fer et du monde nouveau qui s'était organisé autour d'eux, monde en pleine expansion qui à la fois fascinait les contemporains et les terrifiait (vitesse, machines à vapeur, accidents...). Il voulut montrer le pouvoir et l'impact des chemins de fer sur la société. Pour lui, «*l'originalité est que l'histoire se passe d'un bout à l'autre sur la ligne du chemin de fer de l'Ouest, de Paris au Havre*». Il en fit, comme il l'indiqua lui-même dans son «*Ébauche*», le «*poème d'une grande ligne*», y chanta la vitesse. Le 6 juin 1889, dans une lettre à Van Santen Kolff, il lui annonça que, dans son roman, «*on entend un continuel grondement de trains : c'est le progrès qui passe, allant au XXe siècle, et cela au milieu d'un abominable drame, ignoré de tous. La bête humaine sous la civilisation*».

Fidèle à son réalisme, il s'était soigneusement documenté, et avait même fait le voyage dans la locomotive sur cette ligne qui passait au fond de son jardin à Médan, et dont il aimait photographier les trains. Il s'appuya sur des éléments techniques, les explications du fonctionnement de la Lison relevant plus du livre spécialisé que du roman. Il avait étudié le monde des cheminots. Il se plut à évoquer les grands transits des foules modernes anonymes sur des «réseaux».

Toute une hiérarchie sociale est décrite, qui va du garde-barrière au gros actionnaire, en passant par tous les échelons intermédiaires, du chauffeur (qui ne fait qu'entretenir le feu de la chaudière en y jetant du charbon) au mécanicien (qui entretient et conduit la machine), du sous-chef de gare au directeur de réseau. Et ce monde est au cœur du système politique général, comme le montre bien l'intervention des pouvoirs dans l'affaire judiciaire qui devient un enjeu politique : le capital engagé, les influences en cause et les personnages rendent l'Empire vulnérable à travers les débauches d'un vieillard.

Zola allia le thème de la justice à celui du chemin de fer, sa critique de la justice restant toutefois au second plan, tout en étant omniprésente. Dès le quatrième chapitre apparaît un défaut de la justice : l'erreur judiciaire. Les meurtriers, le jeune couple Roubaud, échappent à la justice, car le juge d'instruction Denizet, dont l'attitude est catégorique mais l'enquête caricaturale, envoie un innocent au bagne, et innocente les coupables, car, comme on le croit dotée d'une «*profondeur de psychologie criminelle*», il convainc tout le monde. Puis, au chapitre XII, la seconde enquête est à nouveau sur une mauvaise piste, en inculpant Roubaud et Cabuche pour le meurtre de Séverine, que Jacques a commis. Il s'agit, la raison d'État faussant tout, que la mémoire du président Grandmorin ne soit pas souillée.

Et Denizet veut protéger sa carrière. D'origine modeste, c'est par sa persévérance qu'il accéda à ce poste. Il ne veut donc pas le perdre, pour une sorte d'inutile vérité qui n'intéresse personne... C'est



pour cette raison qu'il abandonne sa thèse première, la culpabilité des Roubaud, pour céder à son ambition : *«Il avait un si cuisant désir d'être décoré et de passer à Paris, qu'après s'être laissé emporter, au premier jour de l'instruction, par son amour de vérité, il avançait avec une extrême prudence»*. Le secrétaire général au ministère de la justice, Camy-Lamotte, agit de même, en cachant l'unique preuve, le papier griffonné par Séverine invitant le président Grandmorin. Il promet même un poste à Paris au juge d'instruction Denizet, s'il ne recherche pas plus la vérité.

Il reste que ce roman est moins documentaire que d'autres de la série.

### Intérêt psychologique

Pour créer ses personnages, Zola, romancier réaliste, se livra à des recherches approfondies, s'inspira d'exemples réels, de faits divers.

Mais, romancier naturaliste, fidèle au postulat de base de la série des '*Rougon-Macquart*', celui de la transmission héréditaire des caractères, il lui donna, dans ce roman aussi, un rôle primordial, mais qui apparaît quelque peu plaqué, André Gide ayant pu écrire, à propos de l'ensemble de la série : *«La psychologie n'est en défaut que lorsque les théories de l'hérédité viennent à la rescousse»*.

Il est plus intéressant de constater que, s'il avait failli l'intituler "*L'inconscient*", c'est qu'il y fit apparaître en effet un véritable dédoublement de la personnalité chez ses personnages qui sont, comme le docteur Jekyll de Stevenson, aussi des *«bêtes humaines»*, des êtres primitifs, obéissant à leur inconscient, chez qui la pulsion de mort est liée au désir. C'est sur cette base que leur psychologie est réaliste, logique, cohérente.

Si Jacques Lantier est, d'une part, un homme travailleur, ponctuel, au premier abord une personne sympathique, il cache un terrible secret, la folie meurtrière qu'il a en lui depuis sa naissance, du fait d'un lent empoisonnement héréditaire, car, même s'il n'est pas alcoolique lui-même, il est victime de l'alcoolisme de ses parents, ivrognes depuis plusieurs générations, et surtout ses géniteurs qu'on voit dans "*L'assommoir*" (on sait bien que *«quand les parents boivent, les enfants trinquent !»*).

Il a connu une enfance difficile : il a été élevé par sa tante, Phasie, qui, au deuxième chapitre, évoque *«les choses dont tu souffrais, et auxquelles le docteur ne comprenait rien»*, ses troubles nerveux laissant perplexes et impuissants les médecins.

L'heure de la puberté venue, il a été pour la première fois en proie à l'obsession de tuer une femme, pour rien, pour le plaisir. Le rapport de cause à effet entre l'alcoolisme des parents et ce besoin de tuer du fils, qui est uniquement dirigée contre les femmes, n'est pas évident. Peut-être voulait-il châtier la femme d'une trahison originelle dont l'obscur souvenir se transmet de génération en génération? Cette folie, cette espèce de «*possession*», s'emparait de lui devant les femmes qui lui cédaient, lorsqu'apparaissaient devant ses yeux leurs chairs dénudées, leurs parties intimes. N'est-elle pas due à une peur du sexe opposé, qu'il voudrait éliminer en tuant ses compagnes, peur qui est elle-même due à sa crainte de ne pouvoir dominer la situation en présence d'une femme?

En tout cas, les symptômes lui sont bien connus : *«Des morsures de feu, derrière les oreilles, lui trouaient la tête, gagnaient ses bras, ses jambes, le chassaient de son propre corps, sous le galop de l'autre, la bête envahissante»*. Car il est à la fois bête qui chasse (*«il obéissait à ses muscles, à la bête enragée»*), et bête traquée : sans possibilité de contrôle, il ne peut que fuir (*«il galopa au travers de la campagne noire, comme si la nature déchaînée des épouvantes l'avait poursuivi de ses abois»*). Mais cette fuite est inutile : s'il tentait d'*«aller tout droit, plus loin, toujours plus loin, pour se fuir, pour fuir l'autre, la bête enragée qu'il sentait en lui, [...] il l'emportait, elle galopait aussi fort»*. Il se sent *«terrifié de n'être plus lui, de sentir la bête prête à mordre»*, la *«bête carnassière»*. Dans ses crises d'agressivité illimitée, où il est ramené à la bestialité primitive, aux pulsions irrépressibles, à la hantise morbide du meurtre, au désir pathologique de tuer des femmes, son faciès porte des signes de cette *«sauvagerie qui le ramenait avec les loups mangeurs de femmes, au fond des bois»* - *«Sa mâchoire inférieure avançait tellement, dans une sorte de coup de gueule, qu'il s'en trouvait défiguré»*.

Il se sent soumis à un déterminisme : *«Puisque c'était la loi de la vie, on devait y obéir, en dehors des scrupules qu'on avait inventés plus tard, pour vivre ensemble.»* Des scrupules parce que la bête

humaine qu'est Jacques possède cependant une conscience, est susceptible d'angoisse. Et c'est dans la description de tels affres que ce roman trouve son originalité par rapport à la violence peut-être plus primitive de *“L'assommoir”* ou de *“Germinal”*.

Habituellement, il n'avait rien d'un mauvais garçon : le sang l'épouvantait et l'attirait tout à la fois, et il en arrivait, de crainte de tuer, à fuir les femmes, à vivre solitaire, dans l'unique amour de sa locomotive.

Cependant, lors d'une rencontre nocturne avec Flore, il fut pris de panique, car de nouveau hanté par son envie de tuer, et fuit, pour *«galoper»* à travers la campagne, finissant par échouer devant la ligne Paris-Le Havre, où il admira le courage de quelqu'un qui avait *«osé le faire»*, *«osé tuer»* : Roubaud. *«Son prurit de meurtre s'exaspérait comme une concupiscence au spectacle de ce mort tragique.»* C'est là que la machination diabolique, qui le poussera à tuer, démarre, les conséquences de ce désir meurtrier étant déclinées tout au long du roman.

Pour lui, l'amour semble ne pouvoir se réaliser pleinement que dans la mort. D'ailleurs, ce qui en Séverine l'attire, c'est la criminelle. On pourrait voir chez lui un phénomène d'impuissance psychologique, sa folie homicide étant en effet liée entièrement à l'acte sexuel.

Pourtant, il s'unit à Séverine, et *«depuis qu'il la possédait, la pensée du meurtre ne l'avait plus troublé. Était-ce donc que la possession physique contentait ce besoin de mort? Posséder, tuer, cela s'équivalait-il, dans le fond sombre de la bête humaine?»*

Cependant, et, encore une fois, l'explication de sa conduite n'est pas aisée, ce serait parce qu'il l'aimait, qu'il voulait la posséder complètement, qu'il finit par la tuer, par céder à *«l'hérédité de violence, [à] ce besoin de meurtre qui, dans les forêts premières, jetait la bête sur la bête»*. Son instinct de mort s'étant alors assouvi, dégrisé, il se sent comme dédoublé devant le corps de sa victime : *«Il entendait un reniflement de bête, grognement de sanglier, rugissement de lion»*. Puis il connut pendant quelques moments l'impression de soulagement du malade mental délivré de sa hantise : il ressentit même une impression d'orgueil, et s'enivra de sa supériorité de mâle que son geste criminel semblait lui attester. À la différence de Thérèse Raquin et de Laurent, il n'éprouva aucun *«remords»* à la suite de son crime, mais, au contraire, un immense soulagement.

Au final, le lecteur est partagé entre la sympathie qu'il éprouve pour lui, l'aversion pour cette bête qui sommeille en lui, l'impossibilité de le bien comprendre. On ne saurait le juger : il est au fond un personnage complètement passif, livré aux impulsions irrésistibles de son tempérament et des circonstances, Zola ayant décrit ce que plus tard on allait appeler un tueur en série. Il n'est point de personnage dans toute sa fresque des *“Rougon-Macquart”* qui soit aussi entièrement dominé par les forces mystérieuses de l'atavisme.

Mais aux personnages humains Zola en a ajouté un autre, qui ne l'est pas à prime abord et qui est peut-être le plus important, le personnage central du roman : la locomotive qui n'est pas seulement un de ces objets transformés en héros omniprésent qu'on trouve dans cette épopée que sont *“Les Rougon-Macquart”*, mais un véritable être vivant. Elle est, elle aussi, la *«bête humaine»* du titre car elle est une machine qui a été créée par les humains, qui, comme eux, est habitée d'une vie instable, qui, comme eux, a des crises, connaît des échappements brusques, des explosions destructrices. Et elle a des relations avec les êtres humains, Jacques l'aimant comme on aime une femme, l'idéalisant. En effet, si, pour lui, la femme *«naturelle»*, imprévisible, qui a des émotions, est un ennemi, la femme *«mécanique»*, plus prévisible, lui apporte du réconfort : elle est docile et soumise, mais en même temps elle le calme *«à l'égal d'une maîtresse apaisante»*.

C'est surtout à partir du septième chapitre que la locomotive apparaît comme un symbole épique. La difficulté grandissante qu'elle connaît lors de son voyage sur des voies enneigées est décrite comme s'il s'agissait de la progression d'un héros, traversant tant bien que mal un champ de bataille. Et ce sont surtout les derniers pénibles mètres qui renforcent l'aspect épique de la dame de fer : *«Il semblait qu'elle s'engluait [...] de plus en plus serrée, hors d'haleine. Elle ne bougea plus. La neige la tenait, impuissante.»* Mais la Lison est atteinte *«d'un coup mortel»*. Et c'est également lors d'un accident qu'elle apparaît pour la seconde fois en tant que symbole épique. Flore, ivre de jalousie, la fait dérailler, dans le dixième chapitre, afin de tuer Séverine et Jacques, pour ne plus souffrir de leur amour. La mort de la Lison est alors décrite comme celle d'un demi-dieu, agonisant, terrassé par un

hasard malchanceux : «*La Lison, renversée sur les reins, le ventre ouvert, perdait sa vapeur*». C'est le symbole de la mort de Jacques : leurs morts sont dues aux jalousies d'autrui, celle de Flore et celle de Pecqueux, que sa maîtresse trompe avec Jacques.

Au dernier chapitre, la 608, la remplaçante de la Lison, prend à son tour le rôle du symbole épique. Sa course effrénée symbolise la fêlure, la tare héréditaire, qui ne disparaît pas à la mort de Jacques, qui trouvera une autre victime ; elle suit son chemin. Alors qu'elle est abandonnée par son chauffeur et son mécanicien, elle continue de «*cavaler*», pareille à une pierre qui dévale une montagne, sans pouvoir s'arrêter. La dimension épique de la locomotive est principalement nette dans les dernières lignes : «*Enfin, la rétive, la fantasque, pouvait céder à la fougue de sa jeunesse*» - «*Elle roulait, roulait sans fin, comme affolée de plus en plus par le bruit strident de son haleine*».

### Intérêt philosophique

On peut se demander si Zola n'a pas remis en question la méthode même du romancier naturaliste à travers le personnage du juge Denizet, qui reconstruit faussement le réel à partir de ses enquêtes et, surtout, d'idées toutes faites.

Par l'aspect judiciaire de son roman, il voulait dénoncer le fait que la justice est bourgeoise, qu'elle protège les riches, les haut placés, au détriment des pauvres, qu'elle se devait donc d'écarter la vérité, d'emprisonner un quelconque marginal, pour sauver les impératifs politiques, en négligeant l'éthique. Cette critique de la justice annonçait l'attitude qu'il allait avoir, sept ans plus tard, lors de l'affaire Dreyfus, où il put, avec plus d'ampleur et plus directement, dénoncer les faiblesses du système judiciaire.

Par l'aspect psychologique de son roman, au-delà d'une représentation de l'hérédité et de ses conséquences, il voulut, comme l'indiquait son premier titre, «*L'inconscient*», explorer les abîmes de personnalités criminelles soumises à des pulsions primitives, faire une plongée au fond des abîmes de l'être humain entraîné par des forces obscures, incontrôlables, venant du fond des âges, cette violence et ce penchant destructeur coexistant avec l'instinct du progrès, la locomotive étant un symbole à la fois de cette permanence de l'instinct violent au sein de l'humanité, du progrès en marche, et de la glissade de l'Empire vers le désastre de Sedan, tout cela réuni dans la puissante image finale .

### Destinée de l'oeuvre

Le roman, qui parut d'abord en feuilleton dans «*La vie populaire*», du 14 novembre 1889 au 2 mars 1890, fut publié chez Charpentier le 4 mars 1890.

L'accumulation de scènes de violence choqua une grande partie de la critique, laquelle reconnut cependant la force du livre : Jules Lemaitre, dans «*Le Figaro*» du 8 mars 1890, le qualifia d'«*épopée préhistorique*».

Traduite en de très nombreuses langues, l'oeuvre est parue en livre de poche dès 1953, et y occupe, pour les tirages, le troisième rang des «*Rougon-Macquart*» après «*Germinal*» et «*L'assommoir*».

Le collaborateur attiré de Zola, William Busnach tira de «*La bête humaine*» un drame en cinq actes qui ne fut jamais joué.

Le roman a été de nombreuses fois adapté au cinéma, les deux films les plus remarquables étant :  
- celui de Jean Renoir (1938) avec Jean Gabin (dans le rôle de Jacques Lantier dont il s'est révélé un parfait interprète : «*Je regrette une chose : c'est que Zola ne puisse voir Jean Gabin interpréter ce personnage*» confia Jean Renoir), Fernand Ledoux (Roubaud), Julien Carette (Pecqueux), Simone Simon (Séverine Roubaud) ; il transposa l'action à l'époque contemporaine, modifia la fin où Lantier se suicide, gomme les thèses naturalistes, et humanisa les personnages ; il filma la course du train avec le réalisme le plus scrupuleux ; le déchaînement lyrique de la bouillante Lison s'accorde en tous points, dramatiquement et esthétiquement parlant, avec la pulsion sauvage, presque mythique, que Jacques Lantier sent naître périodiquement en lui et qui bouscule dans son propre cerveau toutes les barrières de la raison. Ces deux forces, l'une visuelle, l'autre psychologique, convergèrent pour

donner au film une exceptionnelle tension qui explique sans nul doute l'espèce d'envoûtement qu'il exerce.

- celui de Fritz Lang, sous le titre de "*Human desire*" ("*Désirs humains*", 1954), avec Glenn Ford dans le rôle de Jacques Lantier, Gloria Grahame, Broderick Crawford, Edgar Buchanan ; dans cette version américaine, quand Jeff rentre de Corée, il reprend son emploi aux chemins de fer ; mais son ami, Carl, tue peu de temps après l'amant et le parrain de sa femme, Vicky. Pour Fritz Lang, Zola voulait montrer qu'une bête sommeille dans chaque être humain, tandis que le producteur insistait sur le rôle de la femme qui était la seule «*bête humaine*», ce rôle de femme fatale étant même initialement prévu pour Rita Hayworth. Finalement, un compromis fut trouvé, et le film se basa sur, dixit Lang, «l'éternel triangle».

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)